

Albert Camus

Carnets II

Janvier 1942 – mars 1951



folio

COLLECTION FOLIO

Albert Camus

Carnets II

Janvier 1942 – mars 1951

ÉDITION ÉTABLIE ET ANNOTÉE
PAR RAYMOND GAY-CROSIER

Gallimard

NOTE DE L'ÉDITEUR

De 1935 à sa mort, Albert Camus a tenu ce qu'il appelait ses *Cahiers*. Pour ne pas entraîner de confusion avec les *Cahiers Albert Camus*, les premiers éditeurs ont choisi le titre de *Carnets*, maintenu ici. Notre édition reproduit le texte de la Bibliothèque de la Pléiade qui se fonde, pour les Cahiers IV à VI du présent volume, sur les frappes partiellement revues par Albert Camus, puis corrigées par Francine Camus et Roger Quilliot. Les relations des séjours d'Albert Camus en Amérique du Nord (de mars à mai 1946) et en Amérique du Sud (de juin à août 1949) sont publiées séparément dans *Journaux de voyage* (Folio n° 5620).

Les notes en fin de volume résultent d'un choix réalisé à partir des volumes Pléiade auxquels nous renvoyons les lecteurs désireux d'approfondir leur connaissance de l'œuvre d'Albert Camus. Les emprunts faits aux notes rédigées par Roger Grenier ou Roger Quilliot sont signalés par les initiales de leur auteur entre parenthèses. L'intégralité des autres notes est de Raymond Gay-Crosier.

CAHIER IV

Janvier 1942 – septembre 1945

Janvier-février

« Tout ce qui ne me tue pas me rend plus fort. »
Oui, mais... Et qu'il est dur de songer au bonheur.
Le poids écrasant de tout cela. Le mieux est de se
taire pour toujours et de se tourner vers le reste.

*

Dilemme, dit Gide : Être moral, être sincère.
Et encore : « Il n'y a de choses belles que celles
que la folie dicte et que la raison écrit. »

*

Se déprendre de tout. À défaut du désert, la
peste ou la petite gare de Tolstoï.

*

Goethe : « Je me sentais assez dieu pour des-
cendre vers les filles des hommes. »

*

Il n'y a pas de grands crimes dont un homme intelligent ne se sente capable. Selon Gide, les grandes intelligences n'y cèdent pas *parce qu'elles s'y limiteraient*.

*

Retz calme facilement un premier soulèvement à Paris parce que c'est l'heure du souper : « Les plus échauffés ne veulent pas ce qu'ils appellent se désheurer. »

*

Repères étrangers	{	Tolstoï ;
		Melville ;
		D. de Foe ;
		Cervantes.

*

Retz : « M. le duc d'Orléans avait, à l'exception du courage, tout ce qui était nécessaire à un honnête homme. »

*

Des gentilshommes de la Fronde rencontrant un convoi, chargent à l'épée le crucifix en criant : « Voilà l'ennemi. »

*

Il y a beaucoup de raisons à l'officielle hostilité contre l'Angleterre (bonnes ou mauvaises, politiques ou non). Mais on ne parle pas de l'un des pires motifs : la rage et le désir bas de voir succomber celui qui ose résister à la force qui vous a vous-même écrasé.

*

Le Français a gardé l'habitude et les traditions de la révolution. Il ne lui manque que l'estomac : il est devenu fonctionnaire, petit bourgeois et midinette. Le coup de génie est d'en avoir fait un révolutionnaire légal. Il conspire avec l'autorisation officielle. Il refait un monde sans lever le cul de son fauteuil.

*

Épigraphe à Oran ou le Minotaure¹.

Gide. Un esprit non prévenu. « Je l'imagine à la cour du roi Minos, inquiet de savoir quelle sorte d'inavouable monstre peut bien être le Minotaure ; s'il est si affreux que cela ou s'il n'est pas charmant peut-être. »

*

Dans le drame antique, celui qui paie c'est toujours celui qui a raison, Prométhée, Œdipe,

Oreste, etc. Mais cela n'a pas d'importance. De toute façon, ils finissent tous aux enfers, raison ou tort. Il n'y a ni récompense, ni châtement. D'où, à nos yeux assombris par des siècles de perversion chrétienne, le caractère gratuit de ces drames — le pathétique de ces jeux aussi.

À opposer « Le grand danger est de se laisser accaparer par une idée fixe » (Gide) et l'« obéissance » nietzschéenne. Gide encore, parlant des déshérités : « Laissez-leur la vie éternelle ou donnez-leur la révolution. » Pour mon essai sur la révolte. « Ne m'enlevez pas de ma chère petite grotte », dit la Séquestrée de Poitiers², qui y vivait dans la merde.

*

Attirance ressentie par certains esprits pour la justice et son fonctionnement absurde. Gide, Dostoïevski, Balzac, Kafka, Malraux, Melville, etc. Chercher l'explication.

*

Stendhal. On imagine l'histoire de Malatesta ou des Este racontée par Barrès et puis par Stendhal. Stendhal va prendre le style chronique, le reportage du « grand ». C'est dans la disproportion du ton et de l'histoire que Stendhal met son secret (à rapprocher de certains Américains). Précisément la même disproportion qui existe entre Stendhal et Béatrice Cenci. Manqué si Stendhal avait pris le ton pathétique. (Malgré les histoires

littéraires, Tyrtée³ est comique et haïssable.) *Le Rouge et le Noir* a comme sous-titre *Chronique de 1830*. Les *Chroniques italiennes* (etc.).

*

Mars

Le Lucifer de Milton. « Le plus loin de Lui est le mieux... L'esprit est à soi-même sa propre demeure, il peut faire en soi un ciel de l'enfer, un enfer du ciel... Mieux vaut régner en enfer que servir dans les cieux. »

Psychologie résumée d'Adam et Ève : Lui formé pour la contemplation et le courage — elle pour la mollesse et la grâce séduisante ; Lui pour Dieu seulement. Elle pour Dieu en lui.

*

Schiller meurt « ayant sauvé tout ce qui pouvait l'être ».

*

Chant X de *L'Iliade*. Ces chefs poursuivis par l'insomnie, la défaite insupportable, qui se retournent, errent, s'aiment, se réunissent et vont tenter une aventure, un raid sur l'ennemi pour « faire quelque chose ».

Les chevaux de Patrocle pleurent dans la bataille, leur maître étant mort. Et (chant 18) les trois grands cris d'Achille revenu à la bataille, campé sur le fossé de défense, étincelant dans

ses armes, farouche. Et les Troyens reculent. Chant 24. Le chagrin d'Achille pleurant dans la nuit après la victoire. Criant : « Car j'ai pu ce qu'aucun homme n'a encore fait sur terre, approcher de ma bouche les mains de celui qui a tué mes enfants. »

(Le Nectar était rouge !)

*

Ce qu'on peut dire de plus élogieux à l'égard de l'Iliade, c'est que, sachant l'issue du combat, on partage cependant l'angoisse des Achéens pressés dans leurs retranchements par les Troyens. (Même observation pour l'Odyssée ; on sait qu'Ulysse tuera les Prétendants.) Que devait être l'émotion de ceux qui entendaient pour la première fois le récit !

*

Pour une psychologie généreuse.

On aide plus un être en lui donnant de lui-même une image favorable qu'en le mettant sans cesse en face de ses défauts. Chaque être normalement s'efforce de ressembler à sa meilleure image. Peut s'étendre à la pédagogie, à l'histoire, à la philosophie, à la politique. Nous sommes par exemple le résultat de vingt siècles d'imagerie chrétienne. Depuis 2 000 ans, l'homme s'est vu présenter une image humiliée de lui-même. Le résultat est là. Qui peut dire en tout cas ce que nous serions si ces vingt siècles avaient vu persévérer l'idéal antique avec sa belle figure humaine ?

*

Pour un psychanalyste, le moi se donne à lui-même une continuelle représentation mais le livret en est faux.

F. Alexander et H. Staub. *Le Criminel*⁴. Il y a des siècles on condamnait les hystériques, il viendra un temps où l'on soignera les criminels.

*

« Vivre et mourir devant un miroir », dit Baudelaire. On ne remarque pas assez « et mourir ». Vivre, ils en sont tous là. Mais se rendre maître de sa mort, voilà le difficile.

*

Psychose de l'arrestation⁵. Il fréquentait assidûment les endroits publics distingués : salles de concert, grands restaurants. Se créer des liens, une solidarité avec ces gens-là, cela fait une défense. Et puis il y fait chaud, on s'y coudoie. Il rêvait de publier des livres impressionnants qui créassent une auréole autour de son nom et le rendissent intouchable. Dans son idée, il suffirait de faire lire ses livres aux flics. Ils diraient : « Mais cet homme a de la sensibilité. C'est un artiste. On ne peut condamner une âme pareille. » Mais d'autres fois il sentait qu'une maladie, une infirmité le protégerait tout juste autant. Et comme jadis les criminels fuyaient aux déserts, lui projetait de fuir dans une clinique, un sana, un asile.

Il avait besoin de contact, de chaleur. Il récapitulait ses relations. « Impossible qu'on fasse ça à l'ami de M. X., l'invité de M. Y. » Mais il n'y a jamais assez de relations pour empêcher d'avancer le bras tranquille qui le menaçait. Alors il en venait aux épidémies. Supposez un typhus, une peste, cela arrive, cela s'est vu. C'est plausible en quelque sorte. Eh bien, tout est transformé, c'est le désert qui vient à vous. On n'a plus le temps de s'occuper de vous. Parce que c'est cela : l'idée que quelqu'un, sans que vous le sachiez, s'occupe de vous et on ne sait pas où il en est — ce qu'il a décidé et s'il a décidé. Alors, la peste — et je ne parle pas des tremblements de terre.

Ainsi ce cœur sauvage appelait ses prochains et mendiait leur chaleur. Ainsi cette âme ravivée, rabougrie demandait aux déserts leur fraîcheur et faisait sa paix d'une maladie, d'un fléau et de catastrophes. (À développer.)

*

Le grand-père de A. B., à 50 ans, a jugé qu'il avait assez fait. Dans sa petite maison de Tlemcen il s'est couché et ne s'est plus relevé, sauf pour l'essentiel, jusqu'à sa mort, à 84 ans. Par avarice, il n'avait jamais voulu acheter de montre. Il évaluait le temps et surtout l'heure des repas à l'aide de deux marmites, dont l'une était remplie de pois chiches⁶. Il remplissait l'autre du même mouvement appliqué et régulier et trouvait ainsi ses repères dans une journée évaluée à la marmite.

Il avait déjà donné des signes de sa vocation en

ce sens que rien ne l'intéressait, ni son travail, ni l'amitié, ni la musique, ni le café. Il n'était jamais sorti de sa ville sauf un jour où, obligé de partir pour Oran, il s'arrêta à la gare la plus proche de Tlemcen, effrayé par l'aventure. Il revint alors dans sa ville par le premier train. À ceux qui s'étonnaient de sa vie pendant les 34 ans qu'il passa au lit, il disait que la religion stipulait que la moitié de la vie de l'homme était une ascension et que l'autre moitié était une descente et que dans la descente les journées de l'homme ne lui appartenaient plus. Il se contredisait d'ailleurs en remarquant que Dieu n'existait pas, sans quoi l'existence des prêtres eût été inutile — mais on attribue cette philosophie à l'humeur qu'il prenait aux quêtes fréquentes de sa paroisse.

Ce qui achève son personnage, c'est le souhait profond qu'il répétait à qui voulait l'entendre : il espérait mourir très vieux.

*

Y a-t-il un dilettantisme tragique ?

*

Parvenu à l'absurde, s'essayant à vivre *en conséquence*, un homme s'aperçoit toujours que la conscience est la chose du monde la plus difficile à maintenir. Les circonstances presque toujours s'y opposent. Il s'agit de vivre la lucidité dans un monde où la dispersion est la règle.

Il s'aperçoit ainsi que le vrai problème, *même*

sans Dieu, est le problème de l'unité psychologique (le travail de l'absurde ne pose réellement que le problème de l'unité métaphysique du monde et de l'esprit) et la paix intérieure. Il s'aperçoit aussi que celle-ci n'est pas possible sans une discipline difficile à concilier avec le monde. *Le problème est là*. Il faut justement la concilier avec le monde. Ce qu'il s'agit de réaliser c'est la *règle dans le siècle*.

L'obstacle, *c'est la vie passée* (profession, mariage, opinions passées, etc.), ce qui est déjà arrivé. N'éluder aucun des éléments de ce problème.

*

Détestable, l'écrivain qui parle, exploite ce qu'il n'a jamais vécu. Mais attention, un assassin n'est pas l'homme le plus désigné pour parler du crime. (Mais n'est-il pas l'homme le plus désigné pour parler de *son* crime ? cela même n'est pas sûr.) Il faut imaginer une certaine distance de la création à l'acte. L'artiste véritable se trouve à mi-chemin de ses imaginations et de ses actes. C'est celui qui est « capable de ». Il pourrait être ce qu'il décrit, vivre ce qu'il écrit. L'acte seul le limiterait, il serait celui qui a *fait*.

*

« Les supérieurs ne pardonnent jamais à leurs inférieurs de posséder les dehors de la grandeur. »
(*Le Curé de Village*.)

Id. « Il n'y a plus de pain. » Véronique et la Val-

Dans la collection Écoutez lire

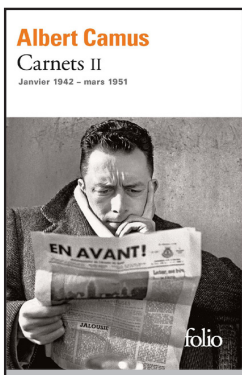
L'ÉTRANGER (3 CD).

En collaboration avec Arthur Koestler

RÉFLEXIONS SUR LA PEINE CAPITALE, *essai* (Folio
n° 3609).

À l'Avant-Scène

UN CAS INTÉRESSANT, adaptation de Dino Buzzati, *théâtre*.



Carnets II
Albert Camus

Cette édition électronique du livre *Carnets II* d'Albert Camus a été réalisée le 29 août 2013 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, (ISBN : 978-2-07-045405-1 - Numéro d'édition : 253523).

Code Sodis : N55957 - ISBN : 978-2-07-249288-4.

Numéro d'édition : 253525.